



L'ACAMPADO

*"Soyez toujours prêts à témoigner
de l'Espérance qui est en vous."
(1Pet 3.15)*

Fraternité Sacerdotale Saint Pie X
Prieuré Saint Ferréol - Marseille - Aix - Alleins - Carnoux - Corse



UN MINIMUM DE VIOLENCE

~ M. l'abbé Xavier Beauvais ~

La violence, dit-on, est condamnable dans la mesure où elle est une atteinte à la liberté d'autrui. Alors une question surgit immédiatement : à quel niveau se situe cette liberté et quel usage en fait-on ? Le mauvais usage est considéré par tous les moralistes comme une aliénation de la liberté. On oublie trop souvent que la liberté n'est pas un donné immuable et définitif : on la présuppose au lieu de chercher à la conquérir. La liberté chez l'homme est une ébauche toujours perfectible, toujours menacée ; c'est un commencement sans fin, une élaboration continue et la violence y a toujours sa part. Une non-violence absolue dans ce domaine-là ne pourrait qu'aboutir au triomphe de tous les instincts de paresse et d'anarchie, c'est à dire à la ruine de toute liberté réelle.

D'où la nécessité, la légitimité de certaines formes de violence en vue d'améliorer l'individu d'une part, et d'autre part, en vue de protéger la société.

Il y a la violence éducatrice : Celle que l'on exerce par exemple sur l'enfant qu'on éduque. Dès qu'on éduque un enfant, on l'oblige à renoncer à une partie de sa liberté d'aujourd'hui pour mieux assurer sa liberté de demain. On sacrifie quelque chose aujourd'hui et on le reporte au lendemain.

« *La culture, disait Alain, peu suspect d'être un homme de droite, la culture, ça commence par un embêtement.* »

Ça commence par faire faire à un enfant ce qu'il n'a pas envie de faire. On nie aujourd'hui ce genre de violence. Combien d'enfants iraient à l'école la première fois si on les consultait ? Comme disait le poète : « *Tout commence en refus et finit en largesse !* »

Aujourd'hui c'est exactement le contraire : les enfants sont des petits dieux qui doivent tout apprendre spontanément, de plein gré, et ce sera merveilleux. On en fait ainsi des petits démons.

Il y a la violence répressive, représentée par les organismes de thérapeutique sociale que sont par exemple, la police, la justice pénale, suivant le mot de Saint Augustin « *la peine est l'ordre du crime.* » Elle a pour fonction la rééducation des délinquants.

Il y a une dernière forme de violence, qui est très légitime : la violence défensive qui consiste dans la résistance à l'agression christianophobe par exemple, ou dans la révolte d'une nation contre une autre nation, ou une caste oppressive, celle de l'anti-culture par exemple ou l'oppression dite " sanitaire ". Il y a également la juste guerre, ou un soulèvement déclenché par la tyrannie.

Il y a dans l'homme des facultés et des tendances qui exigent un minimum de violence. D'une part les mécanismes de la sensibilité et des humeurs, qui ont besoin de dressage et de discipline et d'autre part, l'inclination au mal, qui doit être freinée, et, à la limite extirpée. Et aux individus, ou aux collectivités, qui sont incapables d'exercer cette violence sur eux-mêmes – c'est à dire de se guérir de l'intérieur – il est légitime et même bienfaisant de l'imposer du dehors. Évidemment dans l'abstrait, la position du chrétien apparaît très claire : différence entre l'ordre spirituel et l'ordre politique. La violence politique n'est pas pour lui une affaire de choix : c'est un moindre mal ou un bien par accident comme dirait St Thomas. Un moindre mal imposé par la nécessité, pour la défense des valeurs chrétiennes, humaines et divines ; un moindre mal.

Louis XIV faisait graver sur ses canons cette devise : « *ultima ratio regem* » (le dernier argument des rois). Oui, l'argument limite, auquel on ne doit recourir que lorsque tous les autres ont échoué ; car là où on ne peut pas persuader, là où on ne peut pas convaincre, il faut vaincre, ou l'on est perdu. Ce qui est résumé par le vers admirable de



Corneille : « *la violence est juste où la douceur est vaine.* »

Donc un minimum de violence pour un maximum de liberté, c'est le principe qui s'impose à la conscience chrétienne. Seulement voilà, ce minimum, comment l'évaluer dans le concret ?

C'est une question prudentielle.

Ce minimum est infiniment élastique suivant les hommes, les temps, les mœurs, les circonstances. A certains moments, dans certaines circonstances, il faut un minimum, comme pour l'éducation d'un enfant très heureusement doué qu'on n'a jamais besoin de corriger tant il obéit par persuasion. Quelquefois, quand il s'agit d'une brute, ce minimum peut devenir un maximum. Il faut évaluer chaque cas ; et en politique il est peut-être encore plus élastique. L'Église, en tant que magistère suprême et universel ne peut donner en cette matière de directive précise et absolue, sauf dans le cas d'une agression de l'ensemble de la chrétienté par les infidèles. Dans certaines circonstances, le refus systématique d'un minimum de violence mène en droite ligne au règne de la violence absolue. Nous n'expierons jamais assez la criminelle erreur du pacifisme, d'autant que bien souvent- et on l'a vu dans l'histoire- le pacifiste bêlant se change avec une extrême facilité en mouton enragé dès qu'il constate l'échec temporel de son idéal. Il est d'ailleurs curieux de constater que c'est précisément aux époques où l'on ne parle que de conscience universelle et où l'on condamne le principe même de juste guerre que la guerre totale sévit le plus au sens physique et moral du mot. Pour certaines philosophies hégélienne, kantienne ou nietzschéenne, la violence répond à une nécessité ontologique et son usage ne pose aucune question de principe.

Pour le pacifiste intégral, elle est une forme de l'erreur et du mal qui peut et qui doit être complètement éliminée.

Dans la perspective chrétienne qui tient le chemin de crête entre ces 2 erreurs opposées, la violence représente une nécessité de fait, due à l'imperfection de notre

nature et à la présence très virulente du péché en nous ; une nécessité de fait qui doit être réduite au minimum indispensable pour éviter un plus grand mal. Évidemment cette dernière attitude est de beaucoup la moins confortable. C'est en effet beaucoup moins confortable de faire un dosage que de choisir carrément l'un ou l'autre.

L'homme, lui, est placé au confluent de 2 univers ; il est toujours en équilibre instable entre les dures exigences de la vie temporelle et l'appel d'une pureté divine donc impossible à réaliser totalement ici-bas.

Dans cette perspective, il ne se résigne à la violence que dans le cas où elle contribue à la survie et à l'épanouissement de la cité de Dieu.

Un chrétien, disait Thibon, ne confond donc pas la cathédrale et le rempart, mais il sait que s'il n'y a pas de rempart dans une cité, la cathédrale ne tient pas longtemps debout. C'est toujours ici-bas, le plus solide, et en partie l'inférieur qui garantit l'existence. Enfin, il n'est pas superflu d'ajouter quelques considérations qui peuvent servir de point de repère ou, dans d'autres cas, de garde-fous dans l'élaboration d'une doctrine chrétienne concernant l'emploi ou le refus de la violence.

Il importe d'abord de savoir dans quel but s'exerce telle ou telle forme de violence avant de la condamner.

Chaque époque, il ne faut pas l'oublier a ses accoutumances et ses allergies particulières à l'égard de la violence. Le mal qu'on déloge sous un certain aspect ou un certain plan, se retrouve souvent sous une forme plus subtile et plus dangereuse, dans un autre domaine. Aujourd'hui, la mythologie du progrès aidant, nous sommes portés à condamner sans recours les formes de violence qui semblent appartenir au passé et que semble éliminer progressivement le mouvement de l'histoire. Mais nous restons beaucoup moins lucides devant d'autres manifestations de la violence, qui rendent dérisoires l'affirmation de ce progrès. Ainsi par exemple, on a supprimé l'esclavage, mais regardez tous les pays qui restent esclaves ; et d'autre part, là où il n'y a plus d'esclaves, à l'esclavage physique se substitue chaque fois plus un esclavage moral dont la violence, diffuse,

impondérable est immense. L'esclavage d'opinion, l'esclavage de la pensée unique imposé par les propagandes est quelque chose d'effrayant. Nous l'observons aussi en ce qui concerne les modes. N'est ce pas une forme de violence effrayante que la culture des appétits les plus bas par la presse, le cinéma, la télévision et Internet que la violence faite à l'intelligence ?

Cette violence endémique et diffuse se signale par une triple dictature :

- celle de l'ineptie dont le type est la presse dite « du cœur »
- celle de l'ordure, pornographie, scatologie, blasphème
- celle de l'horreur.

On s'est acharné contre la vocation militaire avec tout ce qu'elle comporte d'abnégation, de sacrifices, de grandeur, à l'heure où l'intoxication des esprits sévit avec une rare intensité ; c'est en quelque sorte la violence indolore et corruptrice qui se révolte contre la violence qui fait mal. C'est le poison qui proteste contre le glaive. Il est bon de ne pas oublier quand on vous fait une certaine propagande en faveur de la non-violence comme si elle était un prolongement de l'Évangile, qu'elle peut être dépassée par en bas et par en haut ; et qu'elle est plus souvent dépassée par en bas comme par en haut. Et que la non-violence peut être le masque de la lâcheté, de la faiblesse, du refus de l'épreuve, du respect humain, du refus de la purification ou bien l'hypocrisie de ceux qui veulent

favoriser un des deux camps en prêchant la non-violence.

Nous voyons cela partout et nous l'avons vu récemment. Certaines révoltes sont approuvées par beaucoup de non-violents ; évidemment, ils les réprouvent, mais du bout des lèvres, tandis que la moindre violence, exercée en défense de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en fonction de la conservation de la société et de l'ordre, est immédiatement réprouvée comme un crime. Il y a le refus de l'épreuve, le refus de la purification, la recherche de la facilité, bien souvent, dans certaines non-violences d'un peuple qui s'abandonne. N'oublions pas non plus un certain mythe du bien-être.

La vie de l'homme, ne l'oubliez jamais, sera toujours un combat ; les vertus guerrières auront toujours un emploi car le mal aura toujours de nouveaux visages et de nouveaux masques. Il y aura toujours un certain emploi pour la bonne violence au service de la vérité et du bien. N'oublions pas non plus l'amoindrissement de l'homme par la fausse paix. A quoi pourrait mener une espèce de tranquillité dans le marécage ? Et n'oublions pas enfin que toute facilité extérieure qui ne crée pas une exigence intérieure dégrade l'homme.

Ne nous faisons pas d'illusions. Tant que le mal existera, le bien ne pourra jamais se défendre sans un minimum de violence ●



L'HOMME MÉDIOCRE

~ Ernest Hello ~

in "L'homme"

Une vie n'est digne de ce nom que si une volonté de grandeur se mêle de la conduire vers les sommets d'un amour capable de scandaliser les médiocres et d'enthousiasmer la populace, ainsi que les anges. » (R.P de Chivré)

Dites dans un salon que tel homme célèbre est un homme médiocre, on s'étonnera; on dira que vous êtes paradoxal C'est qu'on ne sait pas ce que c'est que l'homme médiocre. L'homme médiocre est-il sot, stupide, imbécile ? Pas le moins du monde. L'imbécile est à une extrémité du monde, l'homme de génie est à l'autre. L'homme médiocre est mitoyen. Je ne dis pas qu'il occupe le centre du monde intellectuel, cela serait tout autre chose; il en occupe le milieu. L'homme médiocre est-il donc celui qu'on

appelle en philosophie, en politique, en littérature, un juste milieu ? Appartient-il nécessairement et certainement à cette opinion-là ? Non pas encore.

Celui qui est juste-milieu le sait : il a l'intention de l'être. L'homme médiocre est juste-milieu sans le savoir. Il l'est par nature, et non par opinion ; par caractère, et non pas accident. Qu'il soit violent, emporté, extrême; qu'il s'éloigne autant que possible des opinions du juste-milieu, il sera médiocre. Il y aura de la médiocrité dans sa violence.

Le trait caractéristique, absolument caractéristique de l'homme médiocre, c'est sa déférence pour l'opinion publique. Il ne parle jamais, il répète toujours. Il juge un homme sur son âge, sa position, son succès, sa

fortune. Il a le plus profond respect pour ceux qui sont connus, n'importe à quel titre, pour ceux qui ont beaucoup imprimé. Il ferait la cour à son plus cruel ennemi, si cet ennemi devenait célèbre ; mais il ferait peu de cas de son meilleur ami, si personne ne lui en faisait l'éloge. Il ne conçoit pas qu'un homme encore obscur, un homme pauvre, qu'on coudoie, qu'on traite sans façon, qu'on tutoie, puisse être un homme de génie. Fussiez-vous le plus grand des hommes, il croira, s'il vous a connu enfant, vous faire trop d'honneur en vous comparant à Marmontel. Il n'osera prendre l'initiative de rien. Ses admirations sont prudentes, ses enthousiasmes sont officiels. Il méprise ceux qui sont jeunes. Seulement, quand votre grandeur sera reconnue, il s'écriera : Je l'avais bien deviné ! Mais il ne dira jamais, devant l'aurore d'un homme encore ignoré : Voilà la gloire et l'avenir ! Celui qui peut dire à un travailleur inconnu : Mon enfant, tu es un homme de génie ! celui-là mérite l'immortalité qu'il promet. Comprendre, c'est évaluer, a dit Raphaël.

L'homme médiocre peut avoir telle ou telle aptitude spéciale il peut avoir, du talent. Mais l'intuition lui est interdite. Il n'a pas la seconde vue ; il ne l'aura jamais. Il peut apprendre : il ne peut pas deviner. Il admet quelquefois une idée, mais il ne la suit pas dans ses diverses applications ; et si vous la lui présentez en termes différents, il ne la reconnaît plus : il la repousse.

Il admet quelquefois un principe ; mais si vous arrivez aux conséquences de ce principe, il vous dira que vous exagérez. Si le mot exagération n'existait pas, l'homme médiocre l'inventerait.

L'homme médiocre pense que le christianisme est une précaution utile, dont il serait imprudent de se passer. Néanmoins il le déteste intérieurement ; quelquefois aussi, il a pour lui un certain respect de convention, le même respect qu'il a pour les livres en vogue. Mais il a horreur du catholicisme : il le trouve exagéré : il aime bien mieux le protestantisme, qu'il croit modéré. Il est ami de tous les principes et de tous leurs contraires.

L'homme médiocre peut avoir de l'estime pour les gens vertueux et pour les hommes de talent. Il a peur et horreur des saints et des hommes de génie ; il les trouve exagérés.

Il demande à quoi servent les ordres religieux, surtout les ordres contemplatifs. Il admet les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, parce que leur action se fait, au moins partiellement, dans le monde visible. Mais les carmélites, dit-il, à quoi bon ? Si l'homme naturellement médiocre devient sérieusement chrétien, il cesse absolument d'être médiocre. Il peut ne pas devenir un homme supérieur, mais il est arraché à la médiocrité par la main qui tient le glaive. L'homme qui aime n'est jamais médiocre.

L'homme vraiment médiocre admire un peu toutes choses ; il n'admire rien avec chaleur. Si vous

lui présentez ses propres pensées, ses propres sentiments rendus avec un certain enthousiasme, il sera mécontent. Il répétera que vous exagérez ; il aimera mieux ses ennemis s'ils sont froids, que ses amis s'ils sont chauds. Ce qu'il déteste par-dessus tout, c'est la chaleur.

L'homme médiocre n'a qu'une passion, c'est la haine du beau. Peut-être répétera-t-il souvent une vérité banale sur un ton banal. Exprimez la même vérité avec splendeur, il vous maudira ; car il aura rencontré le beau, son ennemi personnel.

L'homme médiocre aime les écrivains qui ne disent ni oui ni non sur aucune question, qui n'affirment rien, qui ménagent toutes les opinions contradictoires. Il aime à la fois Voltaire, Rousseau et Bossuet. Il veut bien qu'on nie le christianisme, mais qu'on le nie poliment, avec une certaine modération dans les mots. Il a un certain amour pour le rationalisme, et, chose bizarre, pour le jansénisme aussi. Il adore la profession de foi du vicaire savoyard.

Il trouve insolente toute affirmation, parce que toute affirmation exclut la proposition contradictoire. Mais si vous êtes un peu ami et un peu ennemi de toutes choses, il vous trouvera sage et réservé. Il admirera la délicatesse de votre pensée, et dira que vous avez le talent des transitions et des nuances.

Pour échapper au reproche d'intolérance adressé par lui à tout ce qui pense fortement, il faudrait se réfugier dans le doute absolu ; mais encore ne faut-il pas appeler le doute par son nom. Il faut lui donner la forme d'une opinion modeste, qui réserve les droits de l'opinion contraire, fait semblant de dire quelque chose et ne dit absolument rien. Il faut ajouter à chaque phrase une périphrase adoucissante : ce semble, si j'ose le dire, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Il reste à l'homme médiocre en activité, en fonction, une inquiétude : c'est la crainte de se compromettre. Aussi il exprime quelques pensées volées à M. de La Palisse, avec la réserve, la timidité, la prudence d'un homme qui craint que ses paroles trop hardies n'ébranlent le monde.

Le premier mot de l'homme médiocre qui juge un livre porte toujours sur un détail, et habituellement sur un détail de style. C'est bien écrit, dit-il, quand le style est coulant, tiède, incolore, timide. C'est mal écrit, dit-il, quand la vie circule dans votre œuvre, quand vous créez votre langue en parlant, quand vous dites vos pensées avec cette verdeur qui est la franchise de l'écrivain. Il aime la littérature impersonnelle il déteste les livres qui obligent à réfléchir. Il aime ceux qui ressemblent à tous les autres, ceux qui rentrent dans ses habitudes, qui ne font pas éclater son moule, qui tiennent dans son cadre, ceux qu'on sait par cœur avant de les avoir lus, parce qu'ils sont semblables à tous ceux qu'on lit depuis qu'on sait lire.

L'homme médiocre dit que Jésus-Christ aurait dû se borner à prêcher la charité, et ne pas faire de miracles ; mais il déteste encore plus les miracles des saints, surtout ceux des saints modernes. Si vous lui citez

un fait à la fois surnaturel et contemporain, il vous dira que les légendes peuvent faire bon effet dans la vie des saints, mais qu'il faut les y laisser ; et si vous lui faites observer que la puissance de Dieu est la même qu'autrefois, il vous répondra que vous exagérez. L'homme médiocre dit qu'il y a du bon et du mauvais dans toutes choses, qu'il ne faut pas être absolu dans ses jugements, etc., etc.

Si vous affirmez fortement la vérité, l'homme médiocre dira que vous avez trop de confiance en vous-même. Lui, qui a tant d'orgueil, il ne sait pas ce que c'est que l'orgueil ! Il est modeste et orgueilleux, soumis devant Voltaire et révolté contre l'Église. Sa devise, c'est le cri de Joab: Hardi contre Dieu seul !



L'homme médiocre, dans sa crainte des choses supérieures, dit qu'il estime avant tout le bon sens ; mais il ne sait pas ce que c'est que le bon sens. Il entend par ce mot-là la négation de tout ce qui est grand.

L'homme médiocre peut très bien avoir cette chose sans valeur qu'on appelle, dans les salons, de l'esprit ; mais il ne peut avoir l'intelligence, qui est la faculté de lire l'idée dans le fait.

L'homme intelligent lève la tête pour admirer et pour adorer ; l'homme médiocre lève la tête pour se moquer : tout ce qui est au-dessus de lui lui paraît ridicule, l'infini lui paraît néant.

L'homme médiocre ne croit pas au diable.

L'homme médiocre regrette que la religion chrétienne ait des dogmes : il voudrait qu'elle enseignât la morale toute seule ; et si vous lui dites que sa morale sort de ses dogmes, comme la conséquence sort du principe, il vous répondra que vous exagérez.

Il confond la fausse modestie, qui est le mensonge officiel des orgueilleux de bas étage, avec l'humilité, qui est la vertu naïve et divine des saints.

Entre cette modestie et l'humilité, voici la différence : L'homme faussement modeste croit sa raison supérieure à la vérité divine et indépendante

d'elle, mais il la croit en même temps inférieure à celle de M. de Voltaire. Il se croit inférieur aux plus plats imbéciles du dix-huitième siècle, mais il se moque de sainte Thérèse.

L'homme humble méprise tous les mensonges, fussent-ils glorifiés par toute la terre, et s'agenouille devant toute vérité. L'homme médiocre semble habituellement modeste ; il ne peut pas être humble, ou bien il cesse d'être médiocre.

L'homme médiocre adore Cicéron, aveuglément et sans restriction ; il ne l'appelle pas par son nom : il l'appelle l'orateur romain. Il cite de temps en temps : *ubinam gentium vivimus ?*

L'homme médiocre est le plus froid et le plus féroce ennemi de l'homme de génie.

Il lui oppose la force d'inertie, résistance cruelle ; il lui oppose ses habitudes machinales et invincibles, la citadelle de ses vieux préjugés, son indifférence malveillante, son scepticisme méchant, cette haine profonde qui ressemble à de l'impartialité ; il lui oppose l'arme des gens sans cœur, la dureté de la bêtise.

Le génie compte sur l'enthousiasme ; il demande qu'on s'abandonne. L'homme médiocre ne s'abandonne jamais. Il est sans enthousiasme et sans pitié : ces deux choses vont toujours ensemble.

Quand l'homme de génie est découragé et se croit près de mourir, l'homme médiocre le regarde avec satisfaction ; il est bien aise de cette agonie il dit : Je l'avais bien deviné, cet homme-là suivait une mauvaise voie ; il avait trop de confiance en lui-même ! Si l'homme de génie triomphe, l'homme médiocre, plein d'envie et de haine, lui opposera au moins les grands modèles classiques, comme il dit, les gens célèbres du siècle dernier, et tâchera de croire que l'avenir le vengera du présent.

L'homme médiocre est beaucoup plus méchant qu'il ne le croit, et qu'on ne le croit, parce que sa froideur voile sa méchanceté. Il ne s'emporte jamais. Au fond, il voudrait anéantir les races supérieures il se venge de ne le pouvoir pas, en les taquinant. Il fait de petites infamies, qui, à force d'être petites, n'ont pas l'air d'être infâmes. Il pique avec des épingles, et se réjouit quand le sang coule, tandis que l'assassin a peur, lui, du sang qu'il verse. L'homme médiocre n'a jamais peur. Il se sent appuyé sur la multitude de ceux qui lui ressemblent.

L'homme médiocre est, dans l'ordre littéraire, ce qu'on appelle dans l'ordre social un homme à bonne fortune. Les succès faciles sont pour lui. Oubliant le côté essentiel, et saisissant le côté accidentel de chaque chose, il court après les circonstances ; il est à

l'affût des occasions ; et quand il a réussi, il est dix fois plus médiocre encore. Il se juge, comme il juge les autres, sur le succès. Tandis que l'homme supérieur sent sa force intérieurement, et la sent surtout si les autres ne la sentent pas, l'homme médiocre se croirait un sot s'il passait pour tel, et trouve son aplomb dans les compliments qu'on lui fait ; sa médiocrité augmente en raison de son importance.

Mais enfin, me dites-vous, pourquoi et comment réussit-il ?

Assis à votre bureau, en face d'un livre signé d'un nom connu, et que le bruit public désignait à votre attention, ne vous est-il jamais arrivé de le fermer avec une tristesse inquiète et de vous dire : Comment ces pages ont-elles conduit l'auteur à la réputation, au lieu de le condamner à l'oubli ? Et comment tel nom, qui pourrait figurer à côté des grands noms, est-il absolument inconnu aux hommes ? Pourquoi les quelques amis, les rares amis de celui à qui je pense en ce moment murmurent-ils timidement son nom entre eux, n'osant pas le prononcer devant tous, parce qu'il n'a pas eu la sanction de tous ? La gloire a-t-elle des secrets, ou bien a-t-elle des caprices ?

Voici la réponse : La gloire et le succès ne se ressemblent pas ; là gloire a des secrets, le succès a des caprices. L'homme médiocre ne lutte pas : il peut réussir d'abord ; il échoue toujours ensuite.

L'homme supérieur lutte d'abord et réussit ensuite. L'homme médiocre réussit parce qu'il suit le courant l'homme supérieur triomphe parce qu'il va contre le courant. Le procédé du succès, c'est de marcher avec les autres ; le procédé de la gloire, c'est de marcher contre les autres. Tout homme qui fait connaître son nom produit cet effet ; parce qu'il est le représentant d'une certaine partie de l'espèce humaine.

Voilà le mot de toutes les énigmes.

Les races supérieures se font représenter par les grands ; les races inférieures se font représenter par les petits.

Les unes et les autres ont leurs députés dans l'assemblée universelle.

Mais les unes donnent à leur députés le succès, et les autres donnent à leurs députés la gloire.

Ceux qui flattent les préjugés, les habitudes de leurs contemporains, sont poussés et vont au succès : ce sont les hommes de leur temps.

Ceux qui refoulent les préjugés, les habitudes ; ceux qui respirent d'avance l'air du siècle qui les suivra, ceux-là poussent les autres, et vont à la gloire ce sont les hommes de l'éternité.

Voilà pourquoi le courage, qui est inutile au succès, est la condition absolue de la gloire. Ceux-là sont grands qui s'imposent aux hommes au lieu de les subir ; qui s'imposent à eux-mêmes au lieu de se subir ; qui étouffent du même effort leurs propres découragements et les résistances extérieures. Ce que nous appelons grandeur, c'est le

rayonnement de la souveraineté.

L'homme médiocre qui a du succès répond aux désirs actuels des autres hommes.

L'homme supérieur qui triomphe répond aux pressentiments inconnus de l'humanité.

L'homme médiocre peut montrer aux hommes la partie d'eux-mêmes qu'ils connaissent.

L'homme supérieur révèle aux hommes la partie d'eux-mêmes qu'ils ne connaissent pas.

L'homme supérieur descend au fond de nous plus profondément que nous n'avons l'habitude d'y descendre. Il donne la parole à nos pensées. Il est plus intime avec nous que nous-même.

Il nous irrite et nous réjouit, comme un homme qui nous réveillerait pour aller voir avec lui un lever de soleil. En nous arrachant à nos maisons pour nous entraîner dans ses domaines, il nous inquiète, et nous donne en même temps la paix supérieure.

L'homme médiocre, qui nous laisse là où nous sommes, nous inspire une tranquillité morte qui n'est pas le calme.

L'homme supérieur, incessamment tourmenté, déchiré, par l'opposition de l'idéal et du réel, sent mieux qu'un autre la grandeur humaine, et mieux qu'un autre la misère humaine. Il se sent plus fortement appelé vers la splendeur idéale, qui est notre fin à tous, et plus mortellement endommagé par la vieille déchéance de notre pauvre nature : il nous communique ces deux sentiments qu'il subit. Il allume en nous l'amour de l'être, et éveille en nous sans relâche la conscience de notre néant.

L'homme médiocre ne sent ni la grandeur, ni la misère, ni l'être, ni le néant. Il n'est ni ravi, ni précipité ; il reste sur l'avant-dernier degré de l'échelle, incapable de monter, trop paresseux pour descendre. Dans ses jugements comme dans ses œuvres, il substitue la convention à la réalité, approuve ce qui trouve place dans son casier, condamne ce qui échappe aux dénominations, aux catégories qu'il connaît, redoute l'étonnement, et n'approchant jamais du mystère terrible de la vie, évite les montagnes et les abîmes à travers lesquels elle promène ses amis.

L'homme de génie est supérieur à ce qu'il exécute. Sa pensée est supérieure à son œuvre.

L'homme médiocre est inférieur à ce qu'il exécute. Son œuvre n'est pas la réalisation d'une pensée : c'est un travail fait d'après certaines règles.

L'homme de génie trouve toujours son œuvre inachevée. L'homme médiocre est plein de la sienne, plein de lui-même, plein du néant, plein de vide, plein de vanité. Vanité ! cet odieux personnage est tout entier dans ces deux mots : froideur et vanité ●

LETTRE AUX AMIS ET BIENFAITEURS

~ Don Davide Pagliarani, Supérieur général ~

Menzingen, le 2 février 2021

Chers fidèles, amis et bienfaiteurs,

Nous vivons un moment de l'histoire très particulier, et pour ainsi dire exceptionnel, avec la crise liée au coronavirus, et toutes les répercussions qu'elle entraîne. Mille questions se posent dans une telle situation, auxquelles il y aurait autant de réponses à apporter. Il serait utopique de prétendre fournir une solution à chaque problème en particulier, et là n'est pas le but de ces quelques réflexions. Nous voudrions plutôt analyser ici un danger plus grave, en un certain sens, que tous les maux qui accablent actuellement l'humanité : il s'agit du danger que courent les catholiques de réagir de façon trop humaine au châtement qui frappe actuellement notre monde, redevenu païen par son apostasie.

Depuis plusieurs décennies en effet, nous nous attendions à un châtement divin, ou à quelque intervention providentielle venant remédier à une situation qui, depuis bien longtemps, pouvait nous sembler perdue. D'aucuns imaginaient une guerre nucléaire, une nouvelle vague de pauvreté, un cataclysme, une invasion communiste ou encore un choc pétrolier... Bref, on pouvait s'attendre à quelque événement providentiel par lequel Dieu allait punir le péché de l'apostasie des nations, et susciter de saines réactions chez les personnes bien disposées. En tout cas, nous nous attendions à quelque chose qui révélerait les cœurs. Or, s'ils n'ont pas forcément les contours que nous prévoyions, les troubles que nous traversons, indubitablement, jouent ce rôle de révélateur.

Que se passe-t-il avec la crise que nous vivons à présent ? Essayons d'analyser les sentiments qui gagnent les cœurs de nos contemporains, et tâchons surtout d'examiner si nos dispositions à nous, catholiques, parviennent à s'élever à la hauteur de notre foi.

DES CRAINTES TROP HUMAINES

Pour simplifier, on découvre trois sortes de crainte qui s'enchevêtrent aujourd'hui chez la presque

totalité des hommes, et qui épuisent toute leur énergie.

Tout d'abord, il y a la crainte de l'épidémie en tant que telle. Il ne s'agit pas ici de discuter de la nocivité du coronavirus : mais ce qui est certain, c'est que notre monde sans Dieu s'attache à la vie mortelle comme au bien le plus absolu, devant lequel tous les autres s'inclinent et perdent leur intérêt. Dès lors, et c'est inévitable, cette perspective faussée engendre une inquiétude universelle et incontrôlable. Le monde entier semble y perdre la raison. Hypnotisé par le péril qui menace la priorité des priorités, littéralement paniqué, chacun s'avère foncièrement incapable de réfléchir sur une autre question, ou de prendre de la hauteur dans une situation qui le dépasse.

Il y a ensuite le spectre de la crise économique. Bien entendu, il est tout à fait normal qu'un père de famille s'inquiète pour l'avenir de ses enfants, et Dieu sait si en ce moment les préoccupations les plus légitimes abondent.

Mais je veux parler de cette crainte plus générale, et en définitive beaucoup plus égoïste, qui est celle de devenir un peu plus pauvre, et de ne plus pouvoir jouir de ce qui était considéré comme acquis, et objet de droits intouchables. Cette perspective est strictement liée à la précédente : car si la vie d'ici-bas est le bien suprême, les richesses qui permettent d'en profiter davantage, ou le plus possible, deviennent aussi, par la force des choses, un bien suprême.

A tout cela s'ajoute enfin la hantise de la perte des libertés individuelles, dont les hommes ont joui jusqu'ici. Jamais auparavant l'on ne vit une telle prise de conscience générale des « *droits de l'homme* ».

On pourrait développer longuement l'analyse de cette triple crainte et de tout ce qui s'y rattache. Disons seulement que son fondement est foncièrement naturel, purement humain, et qu'on pourrait la résumer dans cette inquiétude que rien ne sera plus comme avant la crise : cet "avant" étant confusément et universellement perçu comme le bien-être idéal et inaliénable, dont l'humanité éclairée avait fait la conquête glorieuse.

Or, si l'on analyse en profondeur cette

crainte et les comportements qu'elle provoque, on retrouve paradoxalement des subterfuges analogues à ceux que les païens de l'antiquité utilisaient pour expliquer tout phénomène qui leur échappait. Ce monde antique, certes cultivé, civilisé, organisé, mais ignorant hélas de la Vérité, recourait à des monstres, à des dieux de toutes sortes, et surtout à des mythes grossiers, pour traduire ce qu'il ne parvenait pas à comprendre. Aujourd'hui, nous assistons à des réactions similaires : face à la crainte, face à l'incertitude de l'avenir, naissent toute une série d'explications allant dans tous les sens, systématiquement contradictoires les

conservons un regard de foi. Rien n'échappe à Dieu et à sa Providence. Il est certain que, au-dessus des contingences qui nous frappent, Dieu a un plan précis. Et que le rappel aux hommes de leur condition mortelle, comme de la fragilité de leurs projets, appartient à ce plan.

Dieu montre en premier lieu à l'homme d'aujourd'hui, empoisonné par le positivisme (cette négation d'un ordre divin), que la nature qui l'entoure est son œuvre, et qu'elle obéit à ses lois.

Dieu fait comprendre au Prométhée moderne, endoctriné par le transhumanisme (cette négation des limites de l'homme), que la nature qu'il a créée échappe à la technique et au contrôle des sciences humaines. C'est une leçon extrêmement nécessaire, tout particulièrement aujourd'hui. Nous devons précieusement la recueillir et

la faire nôtre, d'autant plus que l'homme moderne, aveuglé par son rêve de puissance absolue, s'est rendu incapable de la saisir. Et nous devons y trouver de nouveaux encouragements à adorer la grandeur de Dieu, et à vivre intimement dans sa dépendance.

Plus concrètement, que nous dirait Notre-Seigneur, lui à qui rien n'échappe, et qui a tout prévu d'avance ? « Pourquoi craignez-vous, gens de peu de foi ? Ne croyez-vous pas que je suis vraiment Dieu, que je suis vraiment tout-puissant, que je dirige tout dans ma sagesse et dans ma bonté ? Y a-t-il un seul cheveu de votre tête qui tombe sans que je le sache et sans que je le permette ? Ne suis-je pas le maître de la vie et de la mort ? Pensez-vous qu'un virus puisse exister sans moi ? Que des gouvernements puissent édicter des lois sans que je reste le maître ? Que peut-il donc vous arriver de grave si je suis avec vous dans la barque, au milieu de la tempête ? » Tout le problème est là, c'est-à-dire dans la réponse que nous pouvons donner à ces questions.

Notre-Seigneur est-il vraiment dans la barque de notre âme ? Si oui, avons-nous vraiment ce regard de foi, qui nous permet d'interpréter chaque événement de notre vie quotidienne à sa lumière ? Parvenons-nous à garder une totale confiance en lui, même lorsque nous ne comprenons pas bien ce qui se passe ? Les réponses éternelles que nous offre notre foi nous suffisent-elles ? ou éprouvons-nous le besoin de les diluer dans celles, continuellement mises à jour, que nous pouvons trouver sur l'internet ? Les mois qui se sont écoulés ont-ils augmenté en nous la confiance en Notre-Seigneur ? ou bien ont-ils contribué à nous renfermer en nous-mêmes et dans notre désarroi ? Chacun de nous doit répondre sincèrement, devant sa conscience, à ces questions.

Il y en a aussi parmi nous qui craignent, au-delà de l'épidémie elle-même, le déclenchement d'une persécution à long terme contre le culte, et en

INTENTION DE LA CROISADE EUCHARISTIQUE POUR LE MOIS DE MAI



Pour remercier la Vierge Marie et obtenir qu'elle soit mieux aimée

unes par rapport aux autres, et qui s'entremêlent à n'en plus finir. Leur inconsistance est manifestée par le fait qu'elles sont continuellement dépassées, dans l'espace de quelques heures ou de quelques semaines, par des explications plus recherchées, plus fines, apparemment plus convaincantes, mais pas forcément plus vraies.

Nous nous trouvons face à de véritables mythes, où des éléments réels se mêlent avec des histoires fictives, sans qu'on n'en puisse plus saisir la limite. Et l'on voit germer comme une grande aspiration vers quelque solution-miracle, utopique, capable de dissiper d'un coup ces brumes et de résoudre tous les problèmes.

C'est un peu l'antique cri de confusion, d'angoisse et de désespoir qui réapparaît, après deux mille ans, dans une humanité redevenue païenne. Et il ne pouvait pas en être autrement : cela fait ressortir, pour ceux qui ont des yeux, combien l'humanité sans Dieu est désemparée et vouée à la folie. Surtout, il est remarquable que l'homme moderne qui a perdu la foi, et qui donc ne croit plus, est par le fait même disposé à tout croire sans véritable discernement.

NOTRE ESPÉRANCE EST ANCRÉE AU CIEL

Mais en ce qui nous concerne, sommes-nous certains d'être complètement immunisés contre cet esprit ? Bien entendu, les trois craintes dont nous venons de parler sont compréhensibles, et même légitimes dans une certaine mesure. Ce qui n'est pas légitime, c'est de laisser ces craintes empêcher, étouffer toute considération surnaturelle, et surtout compromettre ainsi la possibilité de tirer profit de cette épreuve.

En effet, ne l'oublions jamais, nous ne restons dans la réalité et dans la vérité que si nous

particulier contre les chrétiens. Il est compréhensible que cette question surgisse, car nous savons bien que le monde nous hait, et que tôt ou tard cela doit arriver : que ce soit à l'occasion de l'épidémie, ou indépendamment de celle-ci. Nous n'y échapperons pas. Il s'agit d'une vérité évangélique, bien antérieure à toute prédiction sur la débandade actuelle : « *Vous entendrez parler de guerres et de soulèvements* », nous dit Notre-Seigneur ; « *une nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume ; il y aura de grands tremblements de terre et, en divers lieux, des pestes et des famines ; [...] on mettra la main sur vous, et on vous persécutera ; on vous livrera aux synagogues, on vous jettera en prison, on vous mènera devant des rois et devant des gouverneurs, à cause de mon nom* ¹. »

Mais là aussi, notre crainte doit baigner dans la lumière apaisante de notre foi : « *Ne soyez pas effrayés* ². » Prévenus de longue date, nous avons à nous y préparer, paisiblement, par un abandon sans réserve entre les mains de la Providence, et sans chercher désespérément le moyen de nous y soustraire. Repensons aux chrétiens des premiers siècles en pleine persécution : ceux d'entre eux qui attachaient trop leur regard sur les persécuteurs, les instruments de torture ou les bêtes sauvages, oubliant le Dieu d'amour qui les appelait à le rejoindre, ne voyaient plus que le danger, la douleur, la peur... et ils finissaient par apostasier.

Ils ne manquaient pas d'informations claires, mais leur foi n'était pas suffisamment forte, et elle n'avait pas été suffisamment nourrie par une prière ardente : « *Prenez garde à vous-mêmes, de crainte que vos cœurs ne s'appesantissent par les excès du manger et du boire, et par les soucis de la vie, et que ce jour ne vienne sur vous à l'improviste ; car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent sur la face de toute la terre. Veillez donc et priez en tout temps* ³. »

Et puis Notre-Seigneur nous en avertit aussi : « *Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi* ⁴. » Il y a dans toute épreuve le moyen secret et précieux de nous voir configurés à notre Sauveur, à notre modèle, et de pouvoir ainsi « *achever dans notre chair ce qui manque aux souffrances du Christ* ⁵. »

Il y a enfin une dernière réflexion qui peut nous aider à adhérer à la réalité et à laisser le coronavirus à sa place. A côté de cette crise présente, l'Église en traverse une beaucoup plus terrible et dévastatrice, qui doit nous affecter bien davantage. Malheur à nous si ce n'est pas le cas, Car ce serait le signe que nous n'avons plus un regard de foi ! Cette autre crise est en effet beaucoup plus mortelle, car ceux qui ont perdu la foi à cause d'elle risquent de perdre leur âme pour toujours. A cela s'ajoute malheureusement, dans la conjoncture actuelle, l'absence totale d'un message surnaturel de la part de la hiérarchie de l'Église sur les effets du péché, sur l'exigence de la pénitence, l'amour de la croix, la préparation à la mort, le jugement qui

attend tous les hommes. C'est bien une catastrophe dans la catastrophe.

Alors quant à nous, ne perdons pas l'espérance, qui ne se fonde ni sur nos efforts ou sur nos qualités, ni sur nos analyses — aussi pertinentes soient elles —, mais sur les mérites infinis de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est à lui qu'il faut recourir toujours, mais surtout lorsqu'on est accablé et que l'on ploie sous le fardeau. C'est particulièrement pour nous qui le connaissons, un devoir de charité auprès de ceux qui vivent dans l'ignorance tragique de cette réalité si réconfortante. Si nous voulons vraiment être des apôtres pour le prochain, en ces heures privilégiées, l'apostolat le plus efficace et le plus approprié est celui de l'exemple d'une confiance sans borne en la divine Providence. Il y a une manière exclusivement chrétienne de porter la croix et d'espérer. Notre désir de revenir à la normalité doit être tout d'abord celui de recouvrer pleinement cette confiance, alimentée par la foi, l'espérance et la charité.

Pour obtenir ces grâces si précieuses, redoublons tous de ferveur, parents et enfants, dans la croisade du Rosaire qui nous rassemble et nous unit, pour que notre prière ardente y trouve les accents enflammés auxquels Dieu ne pourra résister. Pour la messe et les vocations, pour le monde et pour l'Église, pour le triomphe de la Vierge Marie.

Voilà la véritable manière de sortir de la crise, sans attendre la fin de l'épidémie !

« *Qui donc nous séparera de l'amour du Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou la persécution, ou le glaive ? [...] Mais en tout cela nous demeurons victorieux, par celui qui nous a aimés. Car je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la violence, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur* ⁶. »

Dieu vous bénisse ●



1. Lc 21, 9-12
2. Lc 21,9
3. Lc 21, 34-36
4. Jn 15, 20
5. Col 1, 24
6. Rm 8, 35-39

DU RAMADAN

~ M. l'abbé Guy Pagès ~

En ces jours de ramadan où il ne manque pas même de gens d'Église, y compris des évêques, pour souhaiter un bon, un « *béni* », un « *saint ramadan* », je me demande si c'est bien là rendre service aux musulmans, et à la société tout entière, que de laisser croire que l'islam est une bonne religion, une religion comme une autre, conduisant certainement à Dieu, pacifique et bienfaitante, à l'instar de celle de Jésus-Christ. **Comment les musulmans pourront-ils jamais se convertir si les chrétiens eux-mêmes leur chantent les louanges de l'islam ?**

Que peuvent penser les musulmans lorsqu'ils voient les salamalecs qui leur sont adressés par des gens qui ne sont pour eux « *qu'impureté* » (Coran 9.28), les « *pires de la création* » (Coran 98.6), les « *plus viles des bêtes* » (Coran 8.22), tous voués au feu de l'enfer (Coran 5.72; 9.30,33,113) parce que précisément chrétiens ? Que peuvent-ils penser de nous, sinon que nous sommes soit des idiots incompréhensiblement obtus pour ne pas devenir musulmans, nous qui leur disons que l'islam est une bonne religion, certainement supérieure à la nôtre puisque postérieure, ou bien que nous sommes des hypocrites en n'osant pas leur dire en face ce que nous pensons réellement de l'islam ? Et dans les deux cas, que nous reconnaissons déjà qu'ils sont devenus nos maîtres ? Y a-t-il une autre interprétation qu'ils puissent faire de notre attitude ?

Certes, agir ainsi ne peut que plaire à la religion de la République, pour laquelle il n'y a pas de vérité en soi et qui rêve d'un peuple de soumis (sens du mot « *musulman* »). Mais le devoir de l'Église n'est-il pas d'appeler les musulmans à quitter l'islam pour entrer dans la vie éternelle à la suite de Jésus, le seul Sauveur ?

Je ne crois pas que l'Église accomplisse sa mission lorsque ne disant pas « *à temps et à contretemps* » (2 Tm 4.2) l'impératif absolu de la conversion au Christ, elle ne dénonce pas le péché, qui est de ne pas croire en Jésus, Fils de Dieu, mort et ressuscité pour notre salut (Jn 16.9), ce dont précisément se fait gloire l'islam ! La paix qu'elle pense ainsi acheter, elle ne l'aura jamais, car « *entre nous et vous, c'est l'inimitié et la haine à jamais jusqu'à ce que vous soyez musulmans !* » (Coran 60.4).

Nous aimons notre prochain en tant qu'il est un membre de l'espèce humaine, comme nous, voulu et aimé de toute éternité par Dieu, racheté par le Sang de l'Agneau immaculé, mais ce n'est pas l'aimer que de l'encourager à marcher sur le chemin de sa damnation par le rejet du Christ Sauveur que

l'islam lui enseigne (Coran 4.48). Un ami m'a demandé s'il devait continuer à recevoir son voisin de palier musulman. Je l'ai invité à l'accueillir si celui-ci vient en voisin, mais à ne pas le recevoir s'il vient en musulman, lui disant d'une part que c'est ce à quoi nous invite la vérité de notre foi (2 Jn 1.7-11) et pareillement l'islam (Coran 5.51). Aujourd'hui, sous prétexte de charité, on se croit obligé d'accueillir avec le pécheur son péché, s'en rendant ainsi complice, au lieu de l'aider à s'en débarrasser. Malheur !

Il n'y a rien de commun entre christianisme et islam, pas même la Vierge Marie, en laquelle pourtant certains prétendent trouver un pont entre le christianisme et l'islam. Il n'y a qu'un Dieu. On ne peut promouvoir deux religions.

Le ramadan paraît une inoffensive coutume, festive et conviviale, mais il est en fait un formidable moyen de conditionnement social, d'oppression et de flicage des insoumis au totalitarisme islamique. Dans certains immeubles de banlieues françaises les poubelles sont inspectées pour juger de la pratique du ramadan des résidents... La charia en vigueur prévoit six mois de prison ainsi que de fortes amendes, même pour les travailleurs de force, tenus de respecter eux aussi le ramadan... **Les non-musulmans sont passibles des mêmes peines s'ils mangent en public !**

Selon les statistiques réalisées par l'Institut Abassa (9 octobre 2007) dans 24 wilayas d'Algérie, durant le ramadan, par rapport aux moyennes annuelles :

- Accidents de travail : + 150 %
- Urgences médicales : + 300 %
- Accidents domestiques : + 250 %
- Rixes et disputes causant des blessures : + 400 %
- Intoxications alimentaires : + 32 %
- Aggravation et complication des maladies chroniques : + 80 %
- Décès : + 18 %
- Femmes et enfants battus au sein du foyer : + 120 %
- Petites délinquances : + 220 %
- Délits pour vente et consommation de stupéfiants : + 96 %
- Vols de voitures, escroqueries, faux et usages de faux : + 180 %
- Accidents de la circulation : + 52 %

... Sans parler de la baisse de productivité

dans tous les domaines d'activité... A Nanterre, en juillet 2013, la RATP enregistre + 26,5 % d'arrêts maladie, + 137,5 % d'accidents de travail par rapport à un mois ordinaire, 93 services supprimés contre 24 l'an précédent...
Qui, sain d'esprit, peut accepter que le chauffeur de bus de son enfant conduise à jeûn de nourriture et de boisson depuis la nuit précédente?

Bien chers membres, poursuivons nos efforts par une **prière assidue et confiante**. Ne nous laissons pas décourager par le mal qui sévit et les épreuves qui peuvent nous affliger, car notre Dieu est Tout-Puissant et infiniment Juste et Saint, **Il ne peut nous abandonner**. Le Rosaire Vivant compte à ce jour 1618 membres. Rendons grâce à Dieu !

*« Y porter non la guerre, mais la paix;
non la licence du toit domestique, mais la pureté et l'inviolabilité
du mariage chrétien;
non la vengeance, mais le pardon;
non ce fatalisme désespérant,
qui compromet autant la puissance de Dieu et sa miséricorde
que la liberté humaine,
mais cette douce résignation qui lui fait compter les larmes comme
autant de perles précieuses
et les épines de la douleur comme autant de fleurons ajoutés
à la Couronne du Christ ● »*

Les conseils de Mgr Pavy,
pour convertir les musulmans



LE TIERS-ORDRE DE LA FRATERNITÉ ST PIE X FÊTE SES QUARANTE ANS

De graves problèmes de santé, dus à l'épidémie, ayant nécessité plus de trois mois d'hospitalisation, n'ont pas permis la parution de votre dernier « *Mysterium Fidei* » (janvier-février-mars).

Désormais guéri bien qu'affaibli, je tiens à vous remercier, chers tertiaires, pour vos prières et votre soutien dans cette rude épreuve.

Merci de continuer à prier pour un complet rétablissement qui est en bonne voie.

Le Tiers-Ordre de la Fraternité fête ses quarante ans. Il a été fondé le 29 janvier 1981 en la fête de saint François de Sales. Monseigneur Lefebvre a créé ce Tiers-Ordre pour répondre à la demande des fidèles qui cherchaient un moyen de participer au combat de la fraternité contre les réformes conciliaires qui dévastaient l'Église, d'aider les prêtres dans leur apostolat par leurs prières et leurs sacrifices et d'assurer la vie intérieure dans le monde. Monseigneur pria, réfléchit et consulta le chapitre général, après quoi il élaborait une règle du Tiers-Ordre, simple et réaliste, avec des repères précis pour conserver la vie intérieure et se prémunir des dangers contre la foi. Les Tiers-Ordres ne sont pas seulement propres aux grands ordres religieux puisque même les instituts séculiers comme les salésiens ont un Tiers-Ordre.

On ne peut pas dire que le Tiers-Ordre de la fraternité connut un grand succès, du moins en France. En 2001, il n'y avait que 220 tertiaires, ce qui signifie 10 entrées en moyenne par an. Le bulletin du Tiers-Ordre n'existe que depuis 1998. Nous n'avons aucun sermon ni aucune conférence de notre fondateur concernant le Tiers-Ordre, Monseigneur Lefebvre avait d'autres priorités : conforter son œuvre et s'assurer une succession épiscopale. Aujourd'hui le Tiers-ordre compte 497 tertiaires et 62 postulants. Ajoutons que le Tiers-Ordre est un ordre religieux et non une simple confrérie. On n'entre pas dans le Tiers-Ordre comme dans une confrérie. Il faut un an au moins de postulat avant la consécration. Cette consécration n'est pas banale. C'est ce qu'on appelle une consécration FORTE. Le Tiers-Ordre est un ordre religieux véritable et proprement dit qui, tout en consacrant le fidèle dans le plus grand état de perfection qui existe, lui laisse sa vocation familiale et sociale dans le monde où le Seigneur veut le voir persévérer.

L'engagement dans le Tiers-Ordre n'est pas à prendre à la légère même si la règle n'oblige pas sous peine de péché. Ainsi en a voulu l'Église dans sa sagesse pour ne pas surcharger les consciences.

Prions pour que nos tertiaires soient toujours plus nombreux et fervents, fidèles dans l'accomplissement de leurs obligations, à Marseille notamment !

Abbé François Fernandez

SAINT MARTIAL

~ M. l'abbé Louis-Marie Buchet ~

Suite de l'article de l'Acampado du mois d'avril

« PUISSANT EN ŒUVRES ET EN PAROLES »

Bien que les hommes aient parfois été tentés d'exagérer la grandeur de saint Martial, il est indéniable qu'il fut un grand saint et un grand apôtre. Quant à l'époque où il a vécu, saint Grégoire de Tours lui-même (VI^{ème} siècle), et malgré une erreur de chronologie, le range parmi les 7 missionnaires que saint Pierre envoya en Gaule.

Les traditions de plusieurs villes de l'immense Aquitaine d'alors (qui s'étendait jusqu'au Rhône et à la Loire), gardent le souvenir qu'il fut le premier à Toulouse, Agen, Clermont ; si bien que l'hypothèse du Père Lagardère (que nous retrouverons avec sainte Véronique), selon laquelle saint Martial aurait été envoyé en avant pour *tâter le terrain*, et que sur sa demande même Rome aurait envoyé du renfort pour les diverses villes de la province, paraît des plus intéressantes, montrant une stratégie missionnaire. Un fait vient d'ailleurs conforter cela : le rendez-vous annuel des trois apôtres de l'Aquitaine *aux confins du diocèse de Clermont*, rapporté par saint Priest au VII^{ème} siècle ¹. Dans cet immense territoire, Limoges aurait été, elle, comme la *base arrière* de notre saint et le centre de ses missions (comme l'étaient Antioche puis Ephèse) et comme les 6 autres, il faut le voir sans cesse par les chemins, prêchant, fortifiant les néophytes, faisant de nouvelles conquêtes : en un mot, *dévoré par le souci des églises* (II Cor. XI)

UN ÉTRANGE CONCILE

Une telle figure sera malheureusement la cause de jalousies : toujours la fameuse question « *qui est le plus grand dans le Royaume des Cieux* » ! (et pourtant il aurait semblé que plus que tout autre, saint Martial aurait dû y échapper...) Au XI^{ème} siècle on voulut le mettre au rang des *Apôtres*. Saint Grégoire de Tours

le nomme, lui, *un confesseur, très célèbre et vénéré* ; mais quelques Offices l'appellent *apôtre* au sens large, de celui de l'Aquitaine. Mais ces clercs (et parmi eux l'évêque) firent valoir qu'étant seul parmi les 7 *évêques* à être des 72 *disciples*, il devait forcément être au-dessus de tous : il était *envoyé par le Christ*, tandis que les autres ne l'étaient que *par saint Pierre* !



On poussa alors la logique jusqu'à gratter son nom dans les manuscrits où il apparaissait au-milieu des 7 envoyés de saint Pierre (on en a retrouvé, effectivement *grattés*, et souvent le passage est remplacé par le mot *apôtre*...) On falsifia des litanies *entières*, pour le faire remonter juste après les Apôtres ! Enfin, il y en avait un qui gênait, compagnon des 7, mais qu'on disait être un des 72 *disciples* : saint Ursin. Au second concile de Limoges (1031) ils réussirent à décider qu'on *corrigerait* aussi l'Office de ce dernier (en mettant *envoyé par saint Clément*...), après avoir mis aux oubliettes ses *Actes* authentiques (où on retrouvera le nom de saint Martial gratté, dans la liste des 7, mais sans

aucun des ajouts apocryphes) ². Il est malheureusement clair qu'un tel saccage dessert la cause de saint Martial plutôt qu'il ne la sert ; mais on remarquera avec l'abbé Arbellot (le grand spécialiste de saint Martial), que la *Légende d'Aurélien*, de laquelle vient beaucoup de ce qu'on sait aujourd'hui, a été acceptée par les évêques et abbés qui siégeaient dans ces divers conciles, comme *l'expression de la croyance publique*, et donc comme un recueil des anciennes traditions, ces dernières se trouvant souvent confirmées par d'autres témoignages. ³

« VENU D'ORIENT »

Malgré sa chronologie faussée, saint Grégoire de Tours reconnaît cette vérité : saint Martial est « *venu d'Orient* »... Il était juif, de la tribu de Benjamin ⁴ (comme saint Paul), et on le dit de

1. *Annales bibliographiques de la France* (notées A.H.), I, 435.

2. Cf. l'abbé Faillon (II, 371 et 418...) : les anciens *Actes de saint Ursin* sont au plus tard du début du VI^{ème} s. (antérieurs donc à saint Grég. de T. (p. 408...)). C'est dans Mgr Duchesne (auteur anti-traditionnel) qu'on peut voir les *Offices* trafiqués : *St Martial de Limoges, Annales du Midi*, 1892.

3. Cf. A.H. I, 553 sq. : les notes abondantes du P. Bonaventure de St-Amable (XVII^{ème} s.) : elles sont données à la suite de la *Légende aurélienne*.

4. Dans son village, près de la petite ville de Rama (au Nord de Jérusalem), on voyait encore au XVI^{ème} s. l'église qu'on disait bâtie par Charlemagne en son honneur (A.H. ibid.).

la famille de saint Pierre, qui le baptisa, avec ses parents. La tradition voit en lui le petit enfant que Jésus plaça au milieu des Apôtres pour leur donner cette leçon d'humilité : *si vous ne redevenez petits comme cet enfant...* et puis le bénissant, Il l'embrassa⁵. Ce fut lui qui apporta les *cinq pains et les deux poissons* à Notre-Seigneur dans le désert ; et la coutume des *Meilles* à Limoges, ces petits pains... ou des effigies de ces pains, firent des miracles, aussi en faveur de protestants... obligés de le reconnaître ! (*A.H.* 556). Enfin, il fut, dit-on, présent à la Cène, et y servit notamment au *lavement des pieds*.

Plus tard il suivit saint Pierre à Antioche puis à Rome, où une tradition le fait fonder l'oratoire de la *Via Lata* : y aurait-il donc précédé saint Paul et saint Luc (auxquels l'oratoire est consacré), et ce serait ainsi le fameux *hospitium* et la *maison louée* (pendant les deux ans de captivité), de *Act.* XXVIII ? On peut voir là-dessus les anciens Offices cités par le P. Bonaventure, qui sont des plus intéressants (*A.H.* 564...). De là saint Pierre l'envoya *au-delà des Monts, en éclaireur*, et pourquoi pas dans le même temps que saint Trophime, qui a pu (comme on l'a vu) arriver en Arles vers 46 ? C'est en effet à cette date que *A.H.* (572) le fait arriver à Limoges, pour les fêtes occasionnées (déjà chez les païens) par les calendes de mai (1^{er} mai). Mais *L'itinéraire de saint Martial* le fait, lui, passer par Marseille... C'est ici qu'il faut placer la mort et la résurrection de saint Austriclinien, un de ses compagnons, opérée par le bâton de saint Pierre. Saint Martial serait donc retourné voir le Pape, qui lui aurait alors donné ce bâton. Cela eut lieu à Colle, près de Sienna, et la petite ville d'Italie conservait, dit-on, le souvenir de notre saint, en lui ayant construit une chapelle (*A.H.* 567). On y reviendra, car un fait similaire se rencontre dans plusieurs *Vies* de nos apôtres. *L'itinéraire de st M.* rapporte alors son apostolat italien : Colle, Florence, Ravenne, Milan, Gènes...

LIMOGES

En arrivant à Limoges par Toulx-Sainte-Croix et Ahun (où la *Légende d'Aurélien* raconte ses miracles etc., certainement d'après les traditions de ces petites villes du Berry : le démon fuyant devant les pas de l'apôtre...), l'efficacité de son ministère fit si grand bruit, que les prêtres des idoles en furent effrayés. Ils l'arrêtèrent, le firent battre de verge et mettre en prison. Il se produisit alors un tel tremblement de terre, dit la *Légende*, que le peuple prit peur et courut à la prison le conjurer de les protéger et d'avoir pitié d'eux⁶. C'est alors que les deux prêtres païens furent frappés par la foudre, le Ciel donnant à l'apôtre l'occasion

d'un miracle éclatant : la résurrection des deux enragés, qui se mirent à prêcher eux-mêmes Jésus-Christ ! (rien que de très vraisemblable en cela : on voit la même chose ailleurs. Le Seigneur n'a-t-il pas promis de confirmer la prédication par des miracles ?) L'un des deux nouveaux prédicateurs est cet Aurélien à qui est attribuée la *Légende*, et qui succéda à saint Martial sur le siège de Limoges. Plus tard, l'évêque du lieu portera le titre de *Primat d'Aquitaine*.

La petite chrétienté grossit peu à peu et se fortifia (saint Grég. de T. rapporte la conversion de la ville au vrai Dieu et l'abolition des cultes idolâtriques). Ici il faut placer l'histoire de sainte Valérie et de sa mère Susanne. Elles ont l'air (*Légende d'Aurélien*) d'être impliquées dès l'arrivée du saint à Limoges : mais, on peut se demander s'il s'agit de la première arrivée de saint Martial ou d'une ultérieure. La *Légende* les donne en effet comme la femme et la fille de saint Léocadius, le sénateur de la *Vie* de saint Ursin (de Bourges) ; et les deux femmes se seraient retirées là après la mort du sénateur. Outre que Limoges n'était pas la capitale de la province (mais seulement de la tribu des *Lemovices*), cette parenté pose beaucoup de difficultés ; d'ailleurs, elle ne paraît pas dans l'ancienne *Vie* de sainte Valérie. Il ne serait donc pas étonnant que ce soit un détail qui ait été déformé (et donc inventé) plus tard ; de même que les titres du *duc Etienne*, qu'on voit tout à coup (?) promu *gouverneur d'Aquitaine* et... fiancé de Valérie⁷... A propos de son martyre la *Vie* de la sainte (1^{er} Martyre d'Aquitaine), ajoute le fait charmant : qu'on vit son corps se relever, ramasser sa tête, et l'apporter à travers la ville au saint évêque, à l'autel du Sacrifice.

« APÔTRE DE L'AQUITAINE »

Ce petit tour de la tradition limousine, auquel il faudrait ajouter le récit des éclatants miracles de notre saint... aura fait voir qu'on le retrouvera dans la *Vie* de beaucoup de nos apôtres, surtout dans cette immense Aquitaine. *Bol.* VI, 644 laisse même entendre, à l'occasion des saints Clair et Sever, qui durent continuer l'oeuvre du saint en Novempopulanie (le Gers...) qu'il a sûrement dépassé les limites de la province. A l'époque, l'apôtre n'allait-il pas droit devant lui, où les âmes l'appelaient ? Mais l'abbé Etienne Georges donne l'indication (d'où?) que, d'après les récits, on peut voir qu'il a missionné *surtout entre les Pyrénées et la Garonne* (*Les premiers apôtres des Gaules*, 1874, ch. III). Et dans toutes ces missions, il posa les fondements de beaucoup d'oratoires, surtout consacrés à saint Pierre (abbé Georges), mais aussi plusieurs à saint Etienne (*A.H.* 561). C'est d'ailleurs

5. Le diacre chantant cet Evangile aurait été forcé plusieurs fois de dire *Martiale* à la place de *parvulum* (*A.H.* 558) ; et, 600 ans après sa mort, quand on procéda à la translation de son corps, on pouvait voir (et encore au XVI^{ème}) la trace des cinq doigts du Christ (comme le *noli me tangere*...)

6. Sa *Vie* est résumée par l'abbé Arbellot lui-même dans les *Petits Bollandistes* (VII, 516) ; et en XIV, 156, en trouve la *Vie de sainte Valérie*. Ces dernières décennies, des fouilles ont remis au jour la grande abbaye de Limoges (cf. le document fait par la

ville : *St-Martial, l'abbaye retrouvée*).

7. On la savait fiancée à un païen, et martyrisée par lui, pour avoir préféré se consacrer au Christ, mais est-ce que pour autant ce *duc Etienne* serait le fiancé ? On peut en douter. Mgr Duchesne explique que la proximité dans la même crypte funéraire, des deux personnages, a bien pu faire, le temps aidant, et l'imagination ? que peu à peu on transforme leur identité... (A creuser). On trouve sa *Légende ancienne*, ainsi qu'une notice sur st Aurélien, in *A.H.* II, 946 et 1003.

ce qui fait penser qu'il fut présent au martyre du saint diacre, pour pouvoir enrichir tous ces lieux du sang du martyre, ou de reliques des pierres même de la lapidation. Au Puy, il indique l'emplacement de l'autel et enrichit de reliques, on le trouve à Ceignac (Rodez), à Mende (où il place saint Sévérien), Bordeaux... et Noviomagus (engloutie au VI^{ème}), avec sainte Véronique. Au XII^{ème} siècle, dans un tombeau (dans la basilique à Limoges), on découvrira les deux épîtres qu'il écrivit, dit-on, aux Bordelais et aux Toulousains. Si l'abbé Arbellot admet qu'elles ne soient pas de lui (Bol. 528), le P. Bonaventure, donne une petite étude, notamment sur la façon dont elles furent trouvées conservées, qui pourrait, dit-il, montrer qu'elles auraient été mises là, pendant une



Le martyre de Sainte Valérie

les mêmes Grecs, en pleine querelle du XI^{ème} siècle, à la question posée à deux moines du *Sinai*, voici leur réponse : bien sûr, nous connaissons l'*apôtre Martial* ; et de nous apprendre qu'en Orient, on appelle *apôtres*, non seulement les 12, mais aussi les 72, qui sont aussi *envoyés par Notre-Seigneur* ! (A.H. 563). Dans notre monastère, continue-t-il, nous possédons ses *Actes*, écrits dans notre langue. Ce moine fut canonisé quelques temps plus tard par l'Église, sous le nom de saint Siméon (Bol. VI, 369) ! Quant à saint Martial, plein de jours et de vertu, il fut porté au Ciel, et son corps enseveli dans un coin de la crypte où sainte Valérie s'était fait préparer son tombeau. On lui donne parfois le titre d'*apôtre de la Gaule*, et ce fut l'année de l'*Ostension* de ses reliques, que saint Michel vint (enfin) visiter sainte Jehanne d'Arc ●

persécution ancienne (certes le texte a pu être adapté à une autre époque... ?) En tous cas, on en avait un exemplaire (des 2) dans les îles grecques, au XVI^{ème} siècle... (A.H. 582-3) Enfin,



(à suivre)

UNE CONTRE-ÉGLISE

~ par Théophile ~

suite de l'article de l'Acampado du mois d'avril

En 1940, le Maréchal a séparé l'État de la franc-maçonnerie

Par la loi du 13 août 1940, le Maréchal dissout les sociétés secrètes (les loges maçonniques) et interdit à tout fonctionnaire d'État d'en faire partie.

Comment le Catholique De Gaulle ⁽³¹⁾ pouvait-il rétablir les loges dès 1943, mises hors la loi par le Maréchal, et le parti communiste interdit par la III^{ème} république en 1939, la franc-maçonnerie et le communisme ayant été formellement condamnés par les Souverains Pontifes ? ⁽³²⁾

Il est interdit à un Catholique d'avoir deux attitudes vis-à-vis de la religion : une privée et une publique :

« Il n'est pas permis d'avoir deux manières de se conduire, l'une en particulier, l'autre en public, de façon à respecter l'autorité de l'Église dans sa vie privée et à la rejeter dans la vie publique, ce serait là allier ensemble le bien et le mal et mettre l'homme en lutte avec lui-même, quand au contraire il doit toujours être conséquent et ne s'écarter en aucun genre de vie ou d'affaires de la vertu chrétienne. » ⁽³³⁾

Vu le rôle de la franc-maçonnerie dans la république, et les lois qui ont été prises à son encontre pour empêcher

31) Le 30 août 1951 un député : « N'est-ce pas le général de Gaulle, pratiquant catholique notoire, qui a supprimé à la libération les subventions accordées par Pétain aux écoles catholiques ? » (Archives de l'assemblée nationale) 32) C'est encore De Gaulle qui a amnistié le chef du parti

communiste français, Maurice Thorez, déserteur de novembre 1939, pour en faire un ministre. Il est vrai que De Gaulle en connaissait « un morceau » en matière de désertion.

33) Léon XIII, encyclique Immortale Dei.

son influence sur les affaires publiques par le gouvernement de l'État français, il est très étonnant de constater que les mots ou expressions : sociétés secrètes, franc-maçonnerie, maçonnerie, maçon, maçonnique, n'apparaissent dans aucune page des 8 volumes du Rapport fait au nom de la commission chargée d'enquêter sur les événements survenus en France de 1933 à 1945. Ces mots n'apparaissent pas non plus dans les minutes du procès du Maréchal. Toutefois, sans que personne ne lui posât une

question à ce sujet, le président Laval l'aborda, sans doute pour se faire valoir aux yeux des francs-maçons dont il n'était pas, prétendait-il. Il affirmait que les lois sur la franc-maçonnerie l'avaient révolté.

Les hommes de la république se sont alors pudiquement abstenus de poser des questions sur le rôle de la secte, ou même d'évoquer les lois prises par le Maréchal à son encontre. La secte agit dans la discrétion, protégée par le silence de ses adhérents ou de ses obligés ●



LA CHRONIQUE DU PRIEURÉ

Dimanche 4

C'est sous un beau soleil d'après-midi que retentit dans l'église Saint-Pie X un cri triomphal : *Lumen Christi* ! Drôle de cérémonie que cette Veillée Pascale anticipée à 16h. Cette année, au moins, nos fidèles auront pu y prendre part, et certains ne dissimulèrent pas leur joie.

Pas beaucoup de temps pour faire le parvis : couvre-feu oblige. Chacun chez soi le plus vite possible pour garantir la sécurité de tous. Notre communauté joua pourtant les prolongations une heure durant, alors qu'une voiture anonyme obstruait la sortie du parking de l'église. Patience d'abord, suivit d'un concert de klaxon des plus harmonieux, puis tentative infructueuse de crochetage pour ouvrir une porte. Il fallut ensuite se rendre au commissariat le plus proche pour chercher de l'aide... mais sans masque. Outré par une telle incivilité, les forces de l'ordre se montrèrent aussi chaleureuses que neige en hiver. Il ne nous restait plus que nos yeux pour pleurer ! Au bout d'une heure, tout de même, les propriétaires du véhicule arrivèrent et tout rentra dans l'ordre.

La joie pascale...

Mercredi 28

M. l'abbé Sheahan, pris de compassion pour les rédacteurs de la chronique, décide de faire quelque chose d'incroyable, de sensationnel et de tout à fait digne d'intérêt.

Jeudi 29

M. l'abbé Sheahan a oublié... ●

NEUVAINNE DES ENFANTS POUR LES VOCATIONS

du 5 au 13 mai 2021

« *Mais priez mes enfants,
Dieu vous exaucera en peu de temps, mon
Fils se laisse toucher.* »

Ô mon Dieu,

*Donnez-nous des prêtres
d'une pureté angélique,
d'une humilité parfaite,
d'une charité séraphique,
d'un renoncement héroïque,
d'une piété exemplaire,
apôtres de votre gloire,
sauveurs et sanctificateurs des âmes.*

Ainsi soit-il.



CALENDRIER DU MOIS

à Marseille

- Samedi 8 :** Réunion de la Croisade Eucharistique à 15h15 au prieuré.
Samedi 29 : Rosaire médité " pour la conversion des pécheurs ", à 15h45 à St Pie X.
Lundi 31 : Rosaire continu (inscriptions auprès de Mlle Imbert).

CARNET PAROISSIAL

SÉPULTURE

à Marseille :
- Odette RILLET, le 7 avril

CORSE

Prieuré N-D de la Miséricorde

Lieu-dit Corociolo - 20167 AFA

Tél : 06 99 45 09 32

- Dimanche : 10h00 messe chantée
- Samedi : 18h00 messe basse

Catéchisme pour les enfants le samedi

Haute Corse

- Dimanche : 17h00 messe Ville di Paraso

Abonnement annuel :
25 € ou plus

chèque à l'ordre de
L'ACAMPADO

L'Acampado n° 170,
mai 2021, prix 2 €
Editeur : L'Acampado
40, chemin de Fondacle
13012 Marseille - Tél 04 91 87 00 50

Directeur de publication :
Abbé Xavier Beauvais

Dépôt légal : 2010
maquette & impression par nos soins

MARSEILLE

Église de la Mission de France - Saint-Pie X

44, rue Tapis Vert - 13001 Marseille

Tél : 04 91 91 67 16

- Dimanche : 10h30 messe chantée
19h00 messe basse
- En semaine : 18h30 messe basse

Vêpres et salut du St Sacrement le dimanche à 18h

Chapelet tous les jours à 18h

Salut du St Sacrement tous les jeudis et le 1^{er} samedi du mois à 17h50

Heure Sainte le 1^{er} Vendredi du mois à 17h30

Permanence en semaine de 16h00 à 18h00

Chapelle de l'Immaculée-Conception

14 bis, rue de Lodi - 13006 Marseille

Tél : 04 91 48 53 75

- Dimanche : 8h30 messe chantée
- En semaine : 7h15 messe (sauf samedi)

Permanence le lundi et le mercredi de 9h00 à 11h30

Etude des encycliques des papes le mardi à 20h00

Catéchisme pour adultes le jeudi à 20h00

Prieuré Saint-Ferréol & École Saint-Ferréol

40, chemin de Fondacle - 13012 Marseille

Tél. prieuré : 04 91 87 00 50 - Fax : 04 91 87 18 72

Email : 13p.marseille@fsspx.fr

Tél. école : 04 91 88 03 42

- en semaine : 7h15 messe basse
- le mardi en période scolaire : 11h30
- le vendredi en période scolaire : 11h00

Chapelet tous les jours à 18h30

Le 1^{er} Vendredi du mois adoration de 21h00 à minuit

Catéchisme pour les adolescents le mercredi à 13h30

Chorale de St Pie X : répétition le jeudi à 20h30

AIX-EN-PROVENCE

Chapelle de l'Immaculée-Conception

11 bis, cours Gambetta - Tél : 04 91 87 00 50

- Dimanche : 10h30 messe chantée
- Mercredi : 18h30 messe basse
- 1^{er} Vendredi du mois messe à 18h30
- 1^{er} Samedi du mois messe à 11h00

Catéchisme pour adultes le mardi à 19h00

Catéchisme pour les enfants le mercredi après-midi

CARNOUX-EN-PROVENCE

Oratoire Saint-Marcel

Immeuble Le Panorama - Avenue du Mail

- Dimanche : 8h30 messe basse

ALLEINS

Chapelle des Pénitents Blancs

rue Frédéric Mistral

Messes : 1^{er}, 2^{ème} et 4^{ème} Dimanche du mois : 18h00
(Sauf en juillet et août : pas de messe.)